L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 16 JUILLET 1894. 67ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 16 JUILLET 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les pays.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par Macon, Denis & Kernaghan—Au No 123 rue Gravier, entre Camp et St-Charles—Instruments scientifiques, piano pleyel, installation photographique, typewriter et pompe aspirante.

Par P. Ad. Fortier, constable de la Deuxième Cour de Cité, à son entrepôt, No 95 rue Royale entre Conti et St-Louis—Un lot de meubles de maison.

La Cérémonie du Mariage.

On sait quelles cérémonies accompagnaient jadis la célébration du mariage ; certains usages ont persisté à travers le temps, mais bien peu ; les vieilles traditions se perdent ; dans quelques années presque rien ne survivra du passé. Les joyeux ménétriers qui, dans presque toutes les campagnes, marchaient devant le cortège nuptial ne sont plus appelés que très rarement. On les convoque seulement pour le bal du soir.

En présence de musiciens en tête du cortège nuptial était, il y a quelques années encore, presque obligatoire dans la plupart des bourgs et villages. Dans certaines localités, en Franche-Comté par exemple, il y avait toujours deux ou trois musiciens, violons et flûtiste,—un seul jouer de musette n'est été malgré,—qui précédaient les gens de la noce en chantant des airs sonnés, entre autres un air pour lequel les trois instruments s'accordaient et disaient, en parlant des jeunes mariés, l'alto bien fort :

L'un des deux est attrapé.

La basse, avec gravité :

Ils le sont tous les deux.

Et la petite flûte, comme une bavarde commère :

Je le savais bien, j'n'en voulais rien dire.
Je le savais bien, je n'en disais rien.

Les musiciens de profession, les ménétriers, attendent le bal, maintenant ; les musiciens d'occasion, les faiseurs de *charivari*, ont adopté aussi presque partout. Les jeunes ménages qui n'offrent pas les gaufres ou tout autre plat national, les veufs qui se remarient, les nouveaux mariés qui n'ont pas fait danser le jour de leurs noces n'ont plus rien à craindre. Sauf en un très petit nombre d'endroits, le *charivari* a été abandonné, de même que la *trottée sur l'âne*, une des plus vieilles coutumes de la Franche-Comté.

Il s'agissait de punir le mari qui avait battu sa femme : un homme de bonne volonté ou un mannequin habillé figurant le coupable était hissé sur un âne, sonteau à l'aide des fourches et promené dans les rues du village pendant trois dimanches consécutifs. Un écriteau apprenait à la population et même expliquait avec commentaires le motif de l'exécution. Ce à quoi tout le monde, suivant le cortège, répondait par des huées. Et n'y pas trente ans, on *trottait* encore dans les villages de la vallée de l'Ognon des maris qui avaient battus leurs femmes. On a *trotté* aussi des femmes, solides viragos, qui avaient frappé leur mari.

C'est en Bretagne, dans l'antique et noble Bretagne, que les mœurs anciennes, les vieilles traditions de famille en sont le moins perdues. Et cependant il n'en reste pas beaucoup. L'habitude de se préparer à la cérémonie par le jeûne est encore assez répandue, de même celle de se diriger vers l'église dans l'ordre suivant : la jeune fille est conduite par son parrain, le jeune homme par sa marraine ; la parenté mystique en jour-là l'emporte sur l'autre.

Dans l'église un panier contenant un pain blanc et une bouteille de vin a été placé au bas de l'autel à droite et bénit dès le commencement de la messe. Rentré à la sacristie, le prêtre coupe deux morceaux de pain et verse du vin dans deux verres. Cette nourriture bénite (mais non consacrée) est la première que prennent les nouveaux époux dans cette journée solennelle. Le marié rompt un morceau de pain et en donne la moitié à sa femme. Il choque son verre contre celui du restant qui boit à la propérité du jeune ménage. La mariée boit dans le verre où son époux a bu le premier, en signe que tout désormais sera commun entre eux, en signe aussi qu'elle devra tout tenir de son seigneur et maître.

On rentrant alors se mettre à table. L'usage interdit d'acheter les viandes d'une noce chez un boucher. Comme au temps des patriarches le riche fermier a fait tuer un bœuf et, au vœu, sans préjudice des volailles et des autres mets plus ou moins recherchés. La noce dure tant qu'il y a des vivres. De temps en temps, on s'interrompt pendant deux ou trois heures ; les jeunes vont se promener, les vieux restent à chanter, à boire, à fumer et à jouer aux cartes. D'habitude on ne danse pas aux noces.

Vers dix ou onze heures on va se coucher, pour recommencer le lendemain, le surlendemain, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien des victuailles accumulées.

Chez les pauvres, on tue un veau, et la noce, moins nombreuse, dure moins longtemps, bien que l'eau-de-vie de cidre, les crêpes et le lait-aigre sous toutes sortes de formes inconnues dans d'autres régions de la France, la prolongent le plus qu'on peut. Comme ce serait un manque absolu de savoir-vivre de ne pas offrir à ses convives de la soupe de viande, dont on ne mange guère qu'aux noces, l'animal qui fait à lui seul les frais du festin prend le titre de *bœuf* dans le pot-au-feu pour redevenir *veau* au rôti. Le Phonneur est sauf !

Ils ne sont plus nombreux les estomacs assez robustes pour supporter de semblables festins ; il y a encore cependant l'obligation pour les époux de goûter à la *roste*, à la *retie*, à la *frempette* (de beaucoup d'autres noms, selon les pays, ont baptisée cette sorte de soupe qui est confectionnée et offerte aux époux par les jeunes gens). Le plat est immangeable. On a eu le soin d'y mettre à profusion de l'oignon, du vin ou de l'eau-de-vie, du piment, du poivre, de la moutarde, quelquefois des morceaux de bouchons, du sel, du poivre, et il faut cependant que les mariés y goûtent.

On ne manque pas de faire cette mauvaise plaisanterie aux mariés dans un grand nombre de pays, dans l'Aveyron, notamment, dans le Doubs, dans le Morbihan, dans les Charente, dans les Pyrénées, à tous les coins de la France, on le voit. Cette coutume ne date pas d'hier, car un poète béarnais du temps de Henri IV en parle.

Souvent aussi on offre aux mariés des aliments plus appétissants.

Ce n'est plus une mauvaise farce ; c'est un affectueux présent ; dans un certain nombre de villages de Loir-et-Cher, du Loiret et d'autres départements, les mariés, à la porte de l'église, trouvent une bannière sous les cordons de laquelle on les fait passer. Puis au repas on leur présente un gâteau et un bouquet de fleurs. Ce gâteau veut dire qu'ils doivent travailler pour se nourrir ; le bouquet signifie que les plaisirs de jeunesse passent comme les fleurs. Les mariés doivent eux-mêmes couper le gâteau et cueillir une fleur.

Tous les assistants sont ensuite invités à prendre part à un concours original ; il faut casser une bouteille pendue aux branches d'un arbre et un pot plein de dragées. Jeunes gens et jeunes filles ramassent des pierres et les jettent à qui mieux mieux. Cela veut dire, toujours d'après ce qu'assurent les traditions locales, que le jeune homme ne boira plus et que la jeune femme restera à la maison. Vient ensuite le feu de joie allumé avec de vieilles brosses et de vieux manches à balai ramassés dans le village ; ce sont les parents qui disent adieu à leur fille et tous les invités dansent autour une ronde joyeuse. Le marié, porté sur une chaise, est ensuite introduit chez lui ; il doit donner un baiser à la crémaillère. Ceux qui le portent chantent :

Te voilà sur la sellette.
Dis-moi, mon ami,
Ta fortune sera bientôt faite
Si tu ne bous qu'à demi.

Dans un grand nombre de localités du Berry, une jeune fille qui se marie ne doit pas sortir le matin de son mariage. Une fois qu'elle est habillée, elle ne doit plus se regarder dans la glace. Il lui est défendu de se contempler dans sa blanche toilette. Et surtout que les mariée ne mangent pas avant la cérémonie sous peine d'avoir des enfants idiots!

Lorsque le cortège revient de l'église, la mariée doit prendre à terre un manche à balai qui a été placé exprès sur sa route. Malheur à elle si elle passe sans le ramasser, elle ne gagnera, paraît-il, jamais de vie !

A Ecommoy, ville de 3,500 habitants dans la Sarthe, lorsque la cérémonie religieuse est terminée, on se dirige vers la salle du festin. Arrivés à la porte les époux s'arrêtent. On leur présente un pain dont le marié fait deux morceaux, un gros et un tout petit. Le gros est donné à un enfant abandonné ; le petit est conservé précieusement. Tant qu'il sera à la maison, les époux ne manqueront pas de pain.

Dans beaucoup de villages d'Eure-et-Loir, l'usage est de tirer des coups de fusil au départ pour la mairie et au retour ; les jeunes gens offrent aux nouveaux mariés le vin et les gâteaux d'honneur, avec des dragées, le tout placé sur une table, à la porte de l'église. Quelquefois après la cérémonie, les gens du village, jeunes et vieux, se livrent à une course. On place les hommes, à peu près, par rang d'âge, les jeunes gens et les enfants également et de même les jeunes filles et les femmes. Le départ a lieu au troisième coup d'archet donné par le ménétrier ou à un signal fait par un invité, aussitôt tout le monde se précipite, et s'amuse souvent à bousculer les mariés en les dépassant.

En Franche-Comté on dresse aussi une table en face de l'église, mais seulement dans certains cas, par exemple quand un étranger au village vient y prendre femme et s'y installer. Le marié est invité à goûter les mets, pain, noix et fruits, c'est une façon de lui souhaiter la bienvenue.

Si, au contraire, la mariée doit quitter le pays, aller résider ailleurs, on dresse des barricades dans les rues sur le passage de la noce. On tire des coups de fusil ; on fait partir des boîtes ; on agite des branchages ; les jeunes époux ne voient disparaître les barrières qu'en payant un impôt.

Il faut aussi se soumettre à une dîme au profit de la cuisinière, s'il y en a une dans la maison. Elle offre un œuf au marié. Celui-ci lui remet en échange "un écu sin livrée", une pièce de cinq francs, puis il se recule et jette l'œuf de façon à le faire passer par dessus la maison. S'il y réussit, et l'œuf ne touche pas le toit, le mari sera le maître dans le ménage, mais s'il échoue, ce sera sa femme qui portera les culottes. Pour se montrer galante, les aimables Comtoises très souvent ne font pas passer l'œuf, c'est alors une grande joie parmi les jeunes filles de la noce où la mariée embrasse gentiment son époux.

Chaque nouvelle année emporte de ces vieux usages dont beaucoup sont si charmants. Ils ont disparu dans les grandes villes ; les campagnes mêmes semblent dédaigner leurs costumes originales ; qu'il tenu à en parler, il n'y en aura bientôt plus.

PORTRAITS DU PRÉSIDENT CARNOT.

D'innombrables semelots, depuis la mort de M. Carnot, vendent, à Paris, sur les boulevards et dans les rues des portraits à bon marché du regretté président, de grandeurs différentes mais de type à peu près semblable.

Il nous a paru intéressant, dit un journal parisien, de savoir le chiffre qu'a atteint cette vente, et nous nous sommes adressés au directeur de l'une des plus importantes maisons de colportage, M. Baudot :

—J'ai vendu à l'heure qu'il est, nous a-t-il dit, près de 150,000 portraits de M. Carnot, dont une moitié à Paris et l'autre moitié en province. Je compte en vendre autant, et, étant au courant des opérations de mes confrères, j'estime que la vente totale atteindra le chiffre de 500,000 portraits.

Je les vends aux camelots de 2 à 4 francs le cent ; ils les revendent en moyenne 40 centimes pièce.

J'ai utilisé les clichés que j'avais fait faire lors de l'élection de M. Carnot. Au début de sa présidence, ses portraits se vendaient peu ; le public ne le connaissait pas assez. Puis la vente a augmenté progressivement ; j'en écoulais surtout d'assez grandes quantités en province à chacun de ses voyages.

Mais, dès que la nouvelle du crime s'est répandue, j'ai reçu des demandes de tous les points de la France, demandes si considérables que je n'ai pu y suffire entièrement. C'est environ 50,000 portraits dont j'ai manqué la vente, faute d'avoir pu m'approvisionner assez vite.

—M. Ranc, le président de l'Association des journalistes français, a adressé la dépêche suivante à M. Bonghi, en réponse au télégramme de l'Association de la presse italienne à Rome :

"Les journalistes républicains français remercient la presse italienne de la dépêche signée de votre nom honoré.

"Nous étions sûrs que vos cœurs battraient avec les nôtres dans un sentiment commun d'indignation et de douleur :

"Nous déplorons les actes de sauvagerie comme par des misérables que le peuple français tout entier flétrit et nous vous tendons une main fraternelle comme nous l'avons fait à Nice devant le monument de Garibaldi.

"Puissent en Italie et en France les hommes de bonne volonté désiper enfin les nuages qui séparent les deux nations de marcher unies pour la liberté et pour l'humanité.

"Au nom de l'Association des journalistes républicains.

"*Le président*,
"RANC."

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

Concours de 1894.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

JEANNE D'ARC DANS L'HISTOIRE ET LA LITTÉRATURE.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le *recto et les lignes* ; ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sous nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre *seulement* l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité la médaille, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation de la médaille se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise, sera mis hors concours.

Toute personne qui a obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,
BUS. ROUEN,
P. O. Box 725.

FEUILLETON.

Commencé le 24 mars 1894.

Le Brick d'Ébène.

—PAR—

GEORGES PRADEL.

TROISIÈME PARTIE.

MÉA.

(Suite.)

A travers un voile sombre, elle avait vaguement conscience de sa vie perdue, de son amour brisé, d'une existence désespérée et maudite.

Ruriek ne disait mot, lui non plus. Parfois il se levait et prenait une bouteille se versait une affreuse rasade d'alcool, cherchant vainement à étancher l'inextinguible soif qui brûlait sa gorge contractée.

Quand l'ombre descendit, commençant à envelopper Ny-Slott de ses voiles, il se secoua, agita sa grosse tête, et se levant, il dit à la pauvre désespérée :

—Ne bouge pas, et attends-moi. Une heure se passa.

Puis il revint.

Une flamme infernale brillait dans ses yeux caves.

Il avait pris une sacoche.

Un trousseau de grosses clefs pendait à sa main.

—Viens!—dit-il à Méa.

La jeune fille se leva, obéissante :

Pas une question.....

Que lui importait, après tout.....

Nick Frolop, le bien-aimé, n'était-il pas à jamais perdu pour elle!

Automatiquement, avec une passivité de bête résignée, la tête basse, elle suivit son père.

Sans bruit, ils traversèrent tous deux les longs couloirs du château.

Ruriek Hertzen choisit une petite clef, ouvrit une petite basse.... la referma soigneusement.....

Ils étaient sur l'un des terre pleins extérieurs..... Une passerelle traversait les immenses fossés pleins d'eau profonde qui contournaient le château.

—Passe,—ordonna Ruriek à sa fille.

Et Méa, docilement, s'engagea sur la passerelle et la traversa.

Une fois sur l'autre bout, brutalement, avec une force herculéenne, Ruriek brisa le frêle passage, le démontela en quelques secondes, laissant tomber poutres et planches dans l'étang.

Ruriek se retourna alors, et sortant de sa poche l'énorme trousseau de clefs, qu'il y avait enfoui, les lança en l'air à toute volée.

Avec un cliquetis strident, les clefs décrivirent une longue parabole et tombèrent dans l'eau, faisant jaillir une mince gerbe d'écume.

Un grand rond s'était autour de la place où elles venaient de disparaître....

C'était tout.....

—Viens,—dit encore Ruriek,—prenant sa fille par la main.

Cependant, il se retourna encore.

De sa main droite, il menaçait une dernière fois Ny Slott, Wladimir, Casérès, Sophie Mosser, broyant entre ses dents serrées une malédiction de damné.... un effroyable blasphème!

Tous deux alors, la tête basse, marchant à grandes enjambées, ils s'enfoncèrent dans les bois.

Ruriek s'arrêtait parfois, se retournant, tendant l'oreille.

Puis il reprenait sa marche tenant toujour sMéa par la main.

Brusquement, ils s'arrêtèrent.

—Halte!.....

Ce commandement sonore venait d'être prononcé par une voix militaire, du milieu du silence apaisé de la nuit.

Ruriek une seconde demeura immobile.

Reprenant Méa par la main, il l'entraîna dans une direction opposée.....

Là encore, il fut arrêté dans sa fuite.

—Halte!—commanda une autre voix en tous points semblable à la première.

Mais nous devons revenir en arrière, et reprendre notre récit au moment où nous avons laissé l'excellent docteur Elias Tarnoski dans la plus critique des positions, une main lui serrant la gorge, et l'anneau glacial et métallique d'un revolver s'appuyant sur sa tempe.

—Un mouvement et je te brûle.

Cette voix Elias Tarnoski ne la reconnaissait pas..... Et cependant il l'avait entendue depuis son enfance!.....

Et malgré cette inédité que donne parfois le danger suprême, il ne la reconnut point, cette voix.....

C'était pourtant celle du prince Alexis Livachoff.....

Comment Alexis se trouvait-il là, à point nommé!

En quelques mots nous allons l'expliquer brièvement.

Le plan d'Alexis, une fois libre, hors de la terre française, il l'avait élaboré avec promptitude.....

Certainement, il ne s'adresserait qu'au dernier ressort au général Trémof, certain que celui-ci, avant toute explication préalable, le ferait enfermer.

Il connaissait trop l'inflexible rigidité du chef de la troisième section.

Avant tous, au *mépris* de son sang, de sa mort, il entendait courir au secours de Renée.

C'était là l'idée dominante.

Le nuit, au milieu de son premier sommeil, réveillé par un bain de sueur glacée, il l'entendait crier à l'aide ; il l'entrevoyait, désolée, mourante, tendant vers lui ses bras désespérés.

Pour lui, la vie n'était plus possible ainsi ; il fallait en finir.

Et c'est ainsi qu'il s'était résolu à se rendre à Ny Slott, tout droit, poussé par un vague et indéfinissable instinct que d'aucuns nomment la Fatalité, que nous, nous appelons la voix de la Providence.

Alexis n'avait pas de plan ; il ne savait par quel moyen il arriverait jusqu'à Renée.

Tout ce qu'il savait, tout ce qu'il voulait, c'était l'arracher à ses bourreaux, dût sa liberté lui coûter la vie!....

Comment la baronne et lui étaient-ils entrés en Russie?

En fraude, se faisant déposer sur un point de la côte par un caboteur.

On ne pénètre pas en Russie comme dans un moulin ; il faut un passeport, et ni Alexis Livachoff, ni Mme Casérès n'avaient pu s'en procurer un.

Ce que l'on peut acheter aisément, c'est des vêtements ou mieux des déguisements propitiatoires, ne devant point attirer l'attention.

Alexis, d'ailleurs, espérait bien n'être pas reconnu, dans les premiers moments du moins.

Ses cheveux étaient longs, sa barbe avait poussé..... Pour beaucoup qui l'avaient vu dans le pays quelques années auparavant, il pouvait peut être passer inaperçu.

Il était donc arrivé en ce petit port de pêcheurs, tout près de Revel, où le petit caboteur les avait descendus, la baronne et lui,—déguisés, cette dernière en bonne bourgeoise, lui enroulant autour de la tête un foulard de soie aux couleurs éteintes.

Pour lui, il avait pris le costume d'un moujick, remplaçant le bonnet national, ainsi que beaucoup font aujourd'hui, par l'universel chapeau mou, dont aisément on peut rabattre les bords.

Et le soir venu, ils entraient dans Revel qui commençait à disparaître dans les brouillards montant de la Baltique.

Quel danger à cette heure?

Le péril ne devait commencer que le lendemain au grand jour.

La baronne suivait son protecteur, sans jamais lui adresser une question quelconque.

Pleinement elle avait confiance en lui..... à quoi bon, dès lors?

Ne connaissait-elle pas quel honnête et absolu amour Alexis portait à Renée! Ne savait-elle pas qu'il avait consacré toute sa vie à sauver celle qu'il adorait aussi, et à lui rendre sa fille....

Donc, elle se laissait faire et conduire, puisant des forces inattendues dans une énergie suprême, calme, faisant taire ses inquiétudes et ses douleurs, et embarrassant son protecteur le moins possible.

Aussi, comme il l'admirait, comme il s'attachait à cette martyre, qu'il nommait déjà sa mère, avec tout son cœur.

En entrant dans Revel, Alexis s'était penché à l'oreille de Mme Casérès, lui disant :

—Pour le moment, nous n'avons rien à craindre....Et là où nous allons, nous serons bien reçus.

Et il la conduisit à travers les rues détournées et déjà désertes de la basse ville.

Tous deux atteignirent bientôt une petite maison basse, proprette, qui avait l'air d'une petite auberge où, les jours de marché, débalaient les marchands et les fermiers des environs.

Un étroit perron de trois marches, une porte vitrée.

La porte ouverte, Alexis et la baronne, pénétraient dans une salle où l'on y voyait à peine, les pipes de cinq ou six buveurs formant une atmosphère grise d'une épaisseur intense.

Une femme d'une cinquantaine d'années, qui avait dû être très belle, forte, large d'épaules, vint au devant des arrivants.

Elle portait le costume national, le kakochnick constellé de broderies dorées et de perles.

Les grands yeux bleus glissèrent indifférents sur Mme Casérès, mais s'arrêtèrent précis, anxieux, sur Alexis.

Celui-ci d'un imperceptible geste porta ses mains à ses lèvres.

La femme devint toute blanche.

Le pot d'étain qu'elle tenait lui échappa des mains et s'en fut rouler sur le plancher.

Alexis se baissa pour le ramasser, et lui glissa à l'oreille :

—Chut!.... C'est bien moi, ma bonne Dosia.

Et tout haut :

—Du thé, et, pour manger, ce qu'il y aura. Une chambre, si possible, où il ait pas de fumée,—car il désignait Mme Casérès,—la petite mère souffre du cœur et la fumée lui fait bien mal.

Dosia Ramine avait été la nourrice d'Alexis. Largement payée par le vieux prince Démétrius, elle s'était établie à Revel, tenant une proprette et achalandée auberge.

Son mari mort, elle avait continué son commerce.

On comprend dès lors si Alexis avait dû vrai et si elle devait bien accueillir son nourrisson, celui qui ne manquait jamais, lorsqu'il se rendait à Revel, de venir la visiter, et qui, sautant de sa troika attelée de merveilleux trotteurs, devant ces laquais étonnés de cette faute de décorum et d'étiquette, prenait Dosia Ramine par le cou et l'embrassait sur les deux joues de tout son cœur.

Puis c'était, de-ci, de-là, des petits présents, des souvenirs, et Dosia Ramine savait qu'elle pouvait avoir confiance, que jamais, Alexis vivant, elle n'aurait une privation à subir.

Et comme Alexis, en arrivant chez elle, ne laissait jamais échapper l'occasion de lui demander une tasse de thé, un verre de kummel, vantant bien haut, et la façon dont le thé était fait, et la marque de l'exquise liqueur !

Oh! oui! elle l'aimait bien, le cher petit, ainsi qu'elle l'appelait toujours, car jamais il n'avait supporté qu'elle lui donnât de l'Excellence.

—Ne sois-je pas toujours ton enfant!.. Ne vas-tu pas m'appeler, toi aussi, "mon prince!" Nous en ririons.

Aussi quel chagrin, quel désespoir pour Dosia l'orsqu'elle avait en que son "petit" était en faite, condamné, dégradé, tous ses biens confisqués!....

Et voilà qu'elle le revoyait, déguisé, entrant chez elle inconnu, se cachant..

Oui!.... le cœur bien fort lui battait à la brave femme, et elle perdait un peu la tête, s'évertuant à donner à son "petit" ce que celui-ci venait lui demander.

A voix basse, Alexis la rappela à la prudence.

—Ma bonne Dosia, si tu continues, tu vas éveiller l'attention de ceux qui sont là, et l'un deux ira bien vite prévenir la police.

—Oui, oui! Il faut prendre garde, mon bien aimé Alexis!.... Il faut bien prendre garde.. Mais venez avec moi!.... Sortons d'ici.... Il y a une chambre au rez-de-chaussée où nous serons libres.

Et quand ils furent dans la pièce voisine :

—Tu sais bien, cher petit, que tout ce qui est ici est à toi, y compris le cœur et la chair de ta vieille Dosia, n'est-ce pas?.... Si tu es revenu ici, c'est que tu en as grand besoin!....

—Oui! un impérieux besoin!....

Et Alexis laissa échapper un douloureux soupir.

Dosia apprêtait le samovar, du jambon fumé et de ces petits pains anisés qui possèdent une si étrange saveur.

Une foule de questions pâmes pressantes lui vous que les autres bâillaient les lèvres d'Alexis.

—Sais tu ce qui se passe à Ny-Slott?—demanda-t-il d'abord à en nourrice.

Dosia secoua tristement la tête.

—Rien de bon, à coup sûr. Wladimir Paloutine s'est jeté dans l'eau de-vie, paraît il..... et il n'en sort plus.... Il a ramené une femme, à ce qu'on dit.... celle qu'il est allé chercher en France....

—L'as-tu vue!....

—Personne ne la voit.... Elle est toujours malade.

—Malade!

Alexis se sentit le cœur mordu par la plus déchirante angoisse.

En même temps ses yeux tombaient sur la pierre tombale.

Avait-elle compris?.... Venait-elle d'apprendre la navrante nouvelle qui laissait le champ libre aux plus redoutables conjectures!

Mais non!.... Mlle Casérès ne comprenait nullement la langue russe. Elle n'avait rien pu saisir....

Néanmoins la livide pâleur qui avait subitement envahi le visage du jeune homme ne pouvait manquer de la frapper.

Ses grands yeux aux bords brûlés par tant de larmes s'étaient levés sur lui avec une inquiétude imprécise, mais réelle.

—Rien! Il n'y a rien, chère mère!—s'empressa de répondre le jeune homme à la muette et douloureuse interrogation.

Et il ajouta gaîment :

—Je demande à cette brave femme qui a été ma nourrice, si elle peut me procurer une voiture pour me rendre à Ny-Slott dès ce soir même.

—Comment pourrons-nous faire pour y entrer!.... mon pauvre Alexis.

—Dieu y pourvoira, ma chère mère.

En même temps, très brièvement, il s'adressait à sa nourrice ;

—Prends garde à tes regards, Dosia!.. Celle qui est là, c'est la mère de la comtesse!.... Elle ne sait rien de la maladie de son enfant.... Et une violente émotion peut la tuer.

—Jésus!—et Dosia se signa à diverses reprises, en se retournant du côté des saintes images.

A partir de cet instant, elle tint ses yeux baissés, tant était violente en elle la crainte de se trahir.

Alors, Alexis lui exposa le service qu'il attendait d'elle.

—Il y a une charrette sous un appentis, un vieux cheval sous la remise. Oh! il est encore courageux et solide..... Tu le connais bien.... c'est toujours le même.... celui que tu m'as donné..... tu vas les prendre.... Il serait dangereux pour vous de s'en aller quérir une voiture à cette heure dans Revel..... Cela éveillerait les soupçons.....

—Soit!—fit Alexis.

Et il se disposa à ouvrir son portefeuille.

—Je ne sais ce qui peut arriver, ma bonne Dosia.... La charrette peut être brisée ou saisie, le cheval tué..... je vais.....

La nourrice l'arrêta brusquement.

—Es-tu fou! Tout ce qu'il y a toi n'est pas à toi.... Je te l'ai déjà dit, enfant de mon cœur, et je crois-tu pas à ma parole?.....

Il insistait, mais il fut vite obligé de céder, voyant combien il peinait la digne créature.

—Si le cheval et la voiture sont pris, brisés ou tués..... c'est qu'il te sera arrivé malheur, mon cher petit.... Dès lors ta vieille nourrice n'aura plus besoin de grand'chose. Bois, mange, je vais atteler la bête et te partirres pour Ny-Slott....

Avec un hochement de tête elle ajouta :

—Je ne sais pas comment vous alles faire! car Wladimir Paloutine est bien le pire de tes ennemis. Il t'a tout pris! il est riche de ton bien.... Et ceux-là.. ils sont féroces..... Il ne s'aura pas plus tôt ce qu'il tra te dénoncer et te livrer à la police..... Allons! Je bavarde et vous êtes pressés....

Et Dosia s'enfuit à l'écurie.

En quelques minutes l'attelage était prêt.

Frusto, véhicule, peu suspendu.

Mais Dosia prit soin de mettre dans le fond de la carrioles une épaisse couche de foin coupé, sur lequel elle étendit des peaux de mouton bien blanches, une précaution très douce à l'égard de la pauvre Mme Casérès.

Et les voilà partis après bien des remerciements à la bonne Dosia.

De ses yeux si tristes, Mme Casérès lui disait toute sa reconnaissance, lui serrant les deux mains.

Et Dosia lui montrant les saintes images, devant lesquelles brûlait l'éternelle petite lampe, expliquait qu'elle appelait sur sa tête toutes les bénédictions de la Providence.

Bercée par le mouvement de la carriole, la baronne avait fermé les yeux

Alexis reconnaissait que ce vieille nourrice n'avait pas menti....Vigoureux, le vieux cheval, farieur d'un coup de fouet injustement appliqué par la main énervée d'Alexis, il courait à toutes jambes sur la route poudreuse.

La lune s'était levée, pleine, claire, inondant la campagne et les bois d'une lumière très blanche.

Durant le trajet, Alexis cherchait à prendre un parti.

Qu'allait-il faire pour parvenir jusqu'à Renée?.....

Il ne savait, tournant et retournant dans sa cervelle endolorie les plus insensées des projets.

A la grâce de Dieu! Il trouverait bien un serviteur de Ny-Slott. Pour tous, il avait été bon, affectueux, paternel ; il s'introduirait dans le château.... Il arriverait jusqu'à Renée..... Cela d'abord!..... Après?..... C'était le plus terrible des inconnus.

Il suivait toujours la grande route, éclairée par une lune très claire ; à droite et à gauche les masses profondes des grands bois, encore recouverte de leurs feuillées.

Si profondes que fussent ces préoccupations, elles ne purent l'empêcher de s'apercevoir que la route, qui aurait dû être désertée à cette heure, présentait un aspect inaccoutumé.

A tout instant il rattrapait des groupes plus ou moins nombreux de paysans, de petits bourgeois, commerçants et autres qui suivaient la même direction.

Ils avaient revêtu leurs habits de fête et suivant la coutume du peuple russe, conversaient et discutaient avec animation, tout en arpentant la route à grands pas allongés.

Que signifiait cette affluence?.....

Alexis, au prix d'un effort de mémoire, chercha à se rappeler s'il y avait, à cette époque de l'année, une fête dans les environs

Non, il en était bien sûr, aucune fête votive.

Et à mesure qu'il cherchait ainsi, un frisson de folle frayeur faisait vibrer tout son corps.

Malgré la curiosité instinctive qui commençait à le gagner, il ne pouvait se décider à questionner l'un de ces paysans.....

Pourquoi?.... Il m'aurait su le dire... Cependant, il dut s'y résoudre.

La plus simple des prudences ne l'exigeait-elle pas?....

A l'une des montées, il mit le vieux cheval au pas, gagnant malgré cette lenteur relative sur l'allure d'un paysan isolé.

Celui ci cheminait seul, charmant les lenteurs de sa promenade nocturne au moyen d'un pipe dont il tirait d'énormes bouffées.

Comme tous les autres, lorsque la charrette atteignit sa hauteur, il lui adressa un amical salut, accompagné d'un souhait de chance heureuse.

De la même façon Alexis répondit, et alors, d'une voix qui tremblait maintenant, malgré tous ses efforts :

—Eh donc! où vas-tu ainsi, petit père, au milieu de la nuit?..... Il y a donc fête aux environs. Moi qui suis du pays.....

Le paysan ne lui laisse point achever.

Quittant sa pipe, il secoua tristement la tête, répondant ces lugubres paroles :

—C'est une triste fête que la mort.

Alexis ne put retenir une exclamation de désespérante angoisse.

Il savait maintenant le pourquoi de cette procession de paysans à travers la nuit, sur cette route blanche, qui se déroulait devant ses yeux, pareille à un long ruban.

Il connaissait déjà la désespérante nouvelle qui l'allait frapper en plein cœur, et cependant nulle force humaine n'aurait pu désormais l'arrêter.....Il devait parler, il lui fallait questionner encore.

Brusquement tiré de son torpeur, la baronne avait tressaillé, et d'une voix inquiète lui demandait déjà :

—Que se passe-t-il donc, mon cher enfant?

Et lui, de répondre, étouffant les larmes qui, de ses âmes saignante, montaient à ses yeux éperdus :

—Ce n'est rien, ma chère mère! Rien!....C'est le cheval qui a bronché.

Rien! il avait le courage de le dire, alors que toute sa vie,—il en ressentait la conviction intime,—s'écoulait à cet instant.

Et alors, s'adressant à l'homme auquel il s'était maintenu, modérant le pas du cheval :

—Et où allez-vous donc tous, les uns et les autres?..... Oh a donc lieu cette fête de mort?.....

—C'est la jeune comtesse de Ny-Slott, la comtesse Wladimir Paloutine, qui est morte hier matin, paraît-il, et qui sera mise en terre demain matin au grand jour.

Oui! C'était donc vrai!.....

Oh! misère!..... Oh! malheur!.....

Il n'avait donc tués, les misérables!.... Il n'en sort plus.... Et je n'ai pas eu secourir!.... Et je les ai laissés faire!.... Malheur sur moi!..... sur ma lâcheté!.....

Continuer à interroger le paysan, il ne s'en sentait plus la force.

A la seconde nerveuse de ses mains, le cheval s'était de nouveau dressé, venu à terre.

—Alexis! Alexis!—cria derrière lui Mme Casérès,—vous ne me dites pas la vérité, mon enfant..... Certainement, il se passe quelque chose d'extraordinaire.... Réponds-moi!..... Je vous en conjure.

Il chercha ses mots tendis que des larmes brûlantes coulaient, inondant ses joues et trempaient sa vue, et murmurant, les dents serrées par une rage impuissante :

—Je ne puis pourtant pas lui dire que sa fille est morte!.....

Morte Renée!.... Mort! mon amour! Mort! mon cœur!

Que faire maintenant?.....

Oh! la venger!.... Tuer Wladimir de sa propre main! faire justice!....

Et en maintenant le cheval qui s'emballait, il subissait toutes les affres de la plus poignante agonie.....

En vérité, il ne pouvait conduire cette mère auprès du corps de sa fille.....

Dans l'état où se trouvait la baronne, s'était sûrement la mettre à mort, elle aussi.

La charrette traversait à cet instant un village de quelques centaines de feux.

C'était Pachra, l'un des vastes domaines dépendant de Ny-Slott.

Il y avait là, Alexis s'en souvenait, un tracktir, une petite auberge, propre, convenable.

La baronne y trouverait un abri momentané.....

Il allait la laisser là, la recommandant aux bons soins de l'hôtelier, de sa femme.

C'étaient de braves gens,... ils ne le livreraient pas.....

Il remiserait le cheval et la charrette.. et il se rendrait à pied à Ny-slott.

Et tournant à droite dans la grande rue du village, il s'arrêta devant la grande porte du tracktir.

Alors, faisant appel à tout son sang-froid pour paraître calme, il exposa à Mme Casérès ce qu'il attendait d'elle.

La baronne ne se défendit en rien.

—Faites pour le mieux, mon cher enfant..... Il me paraît que vous me cachez quelque chose..... Mais vous devez avoir besoin de toute votre liberté pour agir.

Ce fut une fillette d'une quinzaine d'années qui répondit aux violents appels d'Alexis.

Le maître et la maîtresse du traktir étaient à Ny-Slott.... Elle, elle gardait la maison.....

Et l'enfant, sans songer qu'elle retournait littéralement un couteau dans le cœur du malheureux Alexis, lui disait, tout en ouvrant la grande porte, pour le laisser entrer, lui et son attelage, combien elle se trouvait malheureuse d'avoir à garder la maison.... car ce serait bien beau la fête de la mort!.... Il y aurait plus de cent popes tout dorés, et des cier